

ÉPHÉMÉRIDE ET HISTORIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Par A. DODIN (*)

Cet éphéméride sera du fait des événements d'il y a cinquante ans obligatoirement court.

1943 est pour la France et la *Société* une année tout ce qu'il y a de noir. La guerre se poursuit dans le monde avec son cortège de destructions et de morts. Les signes d'une embellie commencent à apparaître pour ceux qui peuvent écouter la radio car la presse, comme toute la France, est aux mains des Allemands.

On finit par savoir que les troupes allemandes ont capitulé à Stalingrad, que le Maréchal ROMMEL s'est replié sur la Tunisie, que MUSSOLINI a été renversé en juillet, mais qu'il sera libéré en septembre. La Corse est libérée en octobre 1943. La conférence de Téhéran en novembre 1943 va partager le monde pour longtemps (jusqu'en 1990) entre Roosevelt, Staline et Churchill, entre USA et URSS, entre deux puissances colonisatrices, idéologiques pour l'une, financière pour l'autre.

Vous avez vu les images télévisées des queues dans les magasins soviétiques dépourvus de tout. Dites-vous bien que c'était la situation dans toute la France à cette époque.

Les difficultés semblent stimuler l'intellect. Quelques chefs-d'œuvre vont sortir des cellules grises de notre intelligentsia.

SAINT-EXUPÉRY va publier « Le Petit Prince » et « Pilote de Guerre », André MALRAUX « Les Noyers de l'Altenberg », Jean-Paul SARTRE « L'Être et le Néant », « Les Mouches » et Paul CLAUDEL « Le Soulier de Satin ». « Le corbeau » de Georges CLOUZOT sera sur les écrans. La chanson aura moins de chance, hors la composition sous le manteau du « Chant des Partisans » par Joseph KESSEL et Maurice DRUON. Nous aurons droit au « Chant du Gardian » de Tino ROSSI, à la « Symphonie des Semelles de Bois » de Maurice CHEVALIER, au « Café au Lait au Lit », et Charles TRENET nous rendra nostalgiques avec « Que reste-t-il de nos amours? ».

Durant cette période, la *Société* est toujours sous la présidence de ROUBAUD, mais elle enregistrera la mort de MARCHOUX et celle de YERSIN.

Les restrictions d'attribution de papier font que le *Bulletin* ne comportera en 1943 que 348 pages. Les

articles viennent essentiellement de France ou d'Indochine. Les finances sont basses, il n'y a plus de rentrées de cotisations; heureusement, le Secrétariat d'État aux Colonies va attribuer une subvention suffisamment importante pour permettre à la *Société* de survivre.

La seule recommandation de ROUBAUD aux auteurs (et qui est toujours d'actualité) est de « faire court ».

Malgré les aléas politiques de la II^e Guerre mondiale, la *Société* est toujours debout et je vais vous en faire un bref historique.

A la suite d'un différend entre le Médecin-Général KELSCH et LAVERAN, celui-ci avait quitté l'armée le 15 décembre 1896 et il partageait son laboratoire avec Félix MESNIL, un des proches collaborateurs de Pasteur à l'École Normale Supérieure, d'abord comme élève, puis comme agrégé et préparateur. Il avait travaillé avec METCHNIKOFF et allait travailler avec LAVERAN, jusqu'à la mort de celui-ci.

Au départ, les relations sont tendues entre le vieux médecin-général grincheux et le jeune agrégé de 23 ans son cadet. Malgré cela, les découvertes vont se succéder à un rythme étourdissant et affirmer l'importance des protozoaires dans l'histoire des maladies tropicales.

LAVERAN reçoit en 1907 le Prix Nobel pour ses travaux sur les trypanosomes et sa découverte de l'hématozoaire du paludisme... quelque 27 ans auparavant.

Les accrochages entre MESNIL et LAVERAN sont réguliers. On peut les suivre dans la correspondance de MESNIL avec Charles NICOLLE, alors à Tunis.

Le 10 décembre 1907, MESNIL écrit à Charles NICOLLE : « J'ai eu pourtant des relations officielles avec lui pour la constitution de cette *Société de Pathologie Exotique* dont vous serez et qui pourra marcher. »

Mais, « vachard », il écrit aussi : « Nous avons regardé les préparations (de leishmanioses) et j'ai dû l'aider à trouver les parasites dans la moelle des os où, pourtant, ils crevaient les yeux, félicitations pour le chien » (3 mars 1908).

La création de la *Société* ressortit du fait que LAVERAN est devenu le spécialiste mondial des trypanosomes : la chance lui sourit puisqu'il va décou-

(*) Secrétaire Général de la SPE.

vrir avec MESNIL, dans le sang d'un rat tué dans son laboratoire, *Trypanosoma lewisi*.

LAVÉLAN travaille le matin à l'Institut. L'après-midi est réservé aux sociétés savantes et au courrier avec les médecins d'Outre-Mer, en alternant demandes de récompenses, de crédits ou de médailles.

Il fait attribuer le Prix Montyon à Charles NICOLLE et MESNIL écrit : « Il n'est pas injuste avec tout le monde. »

Charles NICOLLE répond : « Le Prix Montyon est autant de conquête sur les barbares. LAVÉLAN me l'ayant proposé, je n'avais pas à le refuser. C'est sans doute à ce prix qu'il évalue l'envoi de son virus du Kala Azar. »

La correspondance est énorme entre LAVÉLAN et les médecins d'Outre-Mer. Le Prix Nobel arrange bien les choses et permet un bon départ financier à la *Société de Pathologie Exotique*. La création de la *Société* va, en plus de sa reconnaissance d'utilité publique, avoir une influence heureuse et définitive sur les relations LAVÉLAN-MESNIL.

C'est dans cet environnement de travail et de découvertes que va naître la *Société de Pathologie Exotique*.

Le 15 novembre 1907, première réunion administrative avec Monsieur ROUX, le 20 décembre 1907, deuxième réunion et le 22 janvier 1908, première réunion de la *Société*. En 8 articles et 48 paragraphes, LAVÉLAN va constituer la *Société* qui tient encore debout après 84 ans de fonctionnement.

Statuts

Article Premier. — La *Société de Pathologie Exotique* a pour but l'étude des maladies exotiques de l'homme et des animaux ; celle de l'hygiène coloniale et de l'hygiène navale et des mesures sanitaires destinées à empêcher l'extension des épidémies et des épizooties d'origine exotique. Les médecins, pharmaciens, vétérinaires et naturalistes de nos colonies et de l'étranger pourront apporter à la *Société* leurs travaux, envoyer des documents ou échantillons (anatomie pathologique, préparations histologiques, parasites, insectes ou autres animaux susceptibles de propager des maladies); de son côté, la *Société* s'efforcera de leur procurer tous les renseignements qui leur seront nécessaires.

La *Société* se mettra, en outre, en rapport avec les *Sociétés de Pathologie Exotique* ou de *Médecine Tropicale* de l'étranger pour l'étude des mesures d'hygiène et de prophylaxie d'un intérêt général.

A propos de la cérémonie du 70^e anniversaire de LAVÉLAN, le 21 juin 1915, MESNIL écrit : « La cérémonie LAVÉLAN s'est bien passée, ROUX a sorti ses souvenirs du Val-de-Grâce, il a dit fort gentiment au *grand Français* qu'il n'était pas toujours aimable, mais qu'il était le Pasteur de la parasitologie. Monsieur LAVÉLAN paraissait enchanté. Le lendemain, il m'a fait l'honneur de ses souris à testicules et à articulations enflées, c'est évidemment intéressant. »

Quelques mois plus tard, il écrit : « Notre Président a su donner une telle impulsion à la *Société* que notre *Bulletin* ne se ressent pas de la guerre. »

Depuis cette époque, le *Bulletin* va paraître régulièrement, malgré les guerres, malgré les circonstances de décolonisation et autres.

Laissons de côté le caractère scientifique des publications.

Dix-huit présidents se sont succédés à la tête de la *Société*. Aucun de ces 18 présidents n'a considéré son élection comme un aboutissement; bien au contraire tous ont œuvré dans le sens du développement de la *Société* par leur connaissance de l'Outre-Mer mais aussi par leurs connaissances Outre-Mer.

De cette liste, je voudrais en isoler trois qui furent de grands présidents.

Le Médecin-Général SICÉ, président de 1946 à 1950, et dont François Jacob a écrit, dans « La statue intérieure » : « Le Général SICÉ était une de ces figures marquantes de la France libre, d'abord par sa personnalité de médecin et de chercheur qui lui a valu une réputation mondiale en pathologie tropicale, et aussi par son attitude lors de l'armistice quand, déterminé à poursuivre la lutte, il avait joué un rôle de premier plan dans le ralliement au Général de Gaulle de l'Afrique équatoriale. »

Le second, c'est le Médecin-Général VAUCEL qui fut notre président de 1962 à 1966, mais également Directeur des Instituts Pasteur d'Outre-Mer, et dans le laboratoire duquel j'ai eu l'honneur de travailler plusieurs années durant. C'est lui qui se chargea de recoller les morceaux de ces Instituts ébranlés par le séisme de la II^e guerre.

François JACOB, jeune médecin auxiliaire, avait rencontré le Médecin-Général VAUCEL à Brazzaville pendant la guerre. Il écrit, à propos de la cérémonie de la crypte : « Je tombais sur le Médecin-Général VAUCEL qui me fit un petit signe d'amitié. Ancien directeur du Service de santé de l'Afrique Équatoriale Française Libre, il venait d'être nommé Directeur des Instituts Pasteur d'Outre-Mer. A part lui, je ne connaissais guère de monde. »

Curieux raccourci historico-géographique lors de la cérémonie de la crypte que cette rencontre entre François JACOB et le Médecin-Général VAUCEL.

Le troisième, c'est CALMETTE, dont Arthur CONTE a écrit dans son épopée coloniale de la France : « S'il ne fallait donner qu'un seul portrait du Grand Médecin Colonial, c'est celui de CALMETTE qu'il faudrait donner : humanisme absolu, génie de pionnier avec le style le plus sobre, bonheur d'avoir auprès de soi sa fidèle compagne capable de nourrir l'espoir de consoler les déconvenues, d'une bonté immense pour tous les indigènes. »

Les liens entre les Instituts Pasteur d'Outre-Mer et la *Société de Pathologie Exotique* allaient sortir renforcés de cette dualité de fonctions. Ils sont très difficiles à dénouer du fait que les locaux de la *Société* ont leur fondation sur les murs des anciens laboratoires des Instituts Pasteur d'Outre-Mer (autorisation

du Conseil d'Administration de l'Institut Pasteur d'avril 1963) : un généreux donateur a permis la surélévation d'un étage, ce qui nous a valu de posséder 4 laboratoires fonctionnels, une cuisine, une salle de réunion et deux bureaux dès 1964.

Le rôle de la *Société* pourrait bien être confondu avec cette parole de BUFFON : « Rassembler des faits pour avoir des idées. »

Notre *Société* compte actuellement plus de 900 membres. Le *Bulletin* tire à 1 200 exemplaires 6 fois par an et nous sommes la seule société à nous honorer de compter 4 Prix Nobel : A. Laveran, C. Nicolle, A. Lwoff et D. Bovet.

Je voudrais signaler que Monsieur VAUCEL a aidé à la publication d'un Journal de Médecine et de Chirurgie tropicales, « Le palmier » qui lui, est une source fabuleuse de documentation.

L'écueil à éviter était de transformer la *Société* en une Assemblée d'Anciens Combattants.

Pour cela, nous avons créé deux prix, une bourse Rouyer pour un jeune chercheur de moins de 35 ans n'ayant aucun secours, un Prix Noury-Lemarié pour un travail déjà réalisé par une personne de moins de 45 ans et publié dans le *Bulletin* de la *Société*.

Par ailleurs, avec l'aide du Professeur GENTILINI, nous avons chaque mois une conférence dans le cadre de l'enseignement de la Médecine Tropicale des Universités de Paris V, Paris VI et Paris VII, commune à la Société de Pathologie Exotique et au Département d'Écologie.

Il y a généralement plus de 250 à 300 personnes dans le grand amphithéâtre Pasteur. C'est une magnifique base pour les années à venir.

Pour préparer ce papier, j'ai refeuilleté les *Bulletins* de la *Société de Pathologie Exotique* depuis 1908. Une première chose m'est apparue d'emblée. C'est d'abord, et jusqu'en 1945, la première place attribuée aux découvertes de nos chimistes dans la production des arsenicaux, des antipaludéens à destination des traitements des maladies tropicales. Et puis, depuis l'après-guerre, pratiquement plus de synthèses, pas de produits nouveaux. La nivaquine date de 1947 (Schneider), le quinimax de 1934, le glucantime de 1947, la pentamidine de 1989, mais elle a repris une nouvelle jeunesse du fait de son activité contre les *Pneumocystis carinii* chez les sidéens. Les recherches thérapeutiques pour les maladies parasitaires et tropicales donnent la fâcheuse impression que ces maladies n'intéressent pas beaucoup l'industrie pharmaceutique.

Le Président de la *Société* intervient fréquemment auprès de ces industries pour qu'elles renoncent à

supprimer certains produits non rentables pour leurs sociétés. Récemment, il y a eu le problème du Bemarsal, médicament indispensable dans le traitement des amibiases, mais non rentable au plan industriel. Nous avons obtenu qu'une petite production continue.

La deuxième remarque tient aux résultats obtenus depuis la première moitié du siècle où, sous l'action de l'application des théories pasteurienues, sans vaccin, sans médicament miracle, on a réussi à maintenir les maladies tropicales dans les limites de leur foyer d'origine et même à les réduire spontanément : maladie du sommeil, paludisme, filariose. Pour que soient appliquées des mesures d'hygiène efficaces contre les foyers, un certain consensus, voire un autoritarisme, était nécessaire.

A la fin de la guerre, l'écologie va subir un changement profond. Les méthodes pasteurienues demandent rigueur, continuité, voire un certain autoritarisme pour être assurées de leur efficacité. La fin de la guerre va lever toutes ces contraintes pourtant nécessaires. On verra repartir les grandes endémies. Ajoutez à cela des experts irresponsables et incapables, n'ayant jamais travaillé sur le terrain, des slogans plus proches de la publicité que de l'efficacité : « la décennie de l'eau » nous a menés tout droit à cette 7^e pandémie cholérique, la plus importante de toute l'histoire de l'humanité, « la santé pour tous en l'an 2000 » alors que l'on peut se faire piquer chaque jour par un moustique impaludé sur l'aéroport d'Abidjan, de Roissy-en-France ou de Marseille, que la mouche Tsé-tsé mord dans la banlieue de Brazzaville.

Indiscutablement, la décolonisation aura été l'un des plus terribles échecs de ce siècle (Arthur CONTE).

Je conclurai par cette phrase de François JACOB à propos des IPOM :

« Plus tard, à l'Institut Pasteur, j'ai rencontré un autre aspect des médecins coloniaux. Ce sont ces mêmes hommes qui ont tissé à travers le monde l'incomparable réseau de recherche et de santé que représentent les Instituts Pasteur d'Outre-Mer. Là aussi ils se dépensent sans compter dans des conditions souvent difficiles, en but parfois à l'hostilité des autorités locales.

Je ne suis pas sûr que la France mesure l'importance de l'outil qui lui a été ainsi donné, ni qu'elle en tire tout le profit qu'elle devrait en tirer. Beaucoup d'hommes doivent beaucoup à ces médecins qui ont été formés aux écoles de Bordeaux, de Lyon ou de Marseille. L'histoire de ces écoles et de leurs élèves, c'est un peu de l'histoire de la France. »